

à cet endroit sont inondées. Un peu plus loin la berge est à pic et très caillouteuse. Nous passons devant le poste français plus ou moins abandonné. A la factorerie, au contraire, règne une vie intense. C'est certainement une des plus belles de l'Oubangui. Les constructions en briques sont faites avec goût, fort bien comprises, confortables et solides. Ça et là, bien alignés, des arbres fruitiers (qui sortent de la Sainte-Famille), des jardins anglais, de vertes pelouses, des allées très propres, des fleurs à profusion, et sur une hauteur, dominant le fleuve, un petit pavillon hexagonal, qui sert de salle à manger. Là, du moins, on a recherché l'hygiène et le bien-être des agents.

Les cases banziris se succèdent de plus en plus nombreuses le long de la rive, inondée sur une très large étendue. De 10 en 10 mètres, les indigènes ont creusé des canaux pour l'écoulement de l'eau des marigots. Dans tous ces canaux sont placées des nasses où s'engagent les poissons les plus variés. Aussi, les inondations qui sont ailleurs un malheur, sont accueillies ici avec joie par tous les indigènes.

* * *

Un peu avant la tombée de la nuit, nous passons à toute vitesse devant le village d'un ancien élève de la Sainte-Famille, Irénée Aunzein, installé depuis quelques années dans la tribu Bouraka. Nous nous reconnaissons de loin, et des deux côtés s'agitent les mouchoirs, les chapeaux et les pagnes aux couleurs voyantes. Après notre passage, Irénée prend une toute petite pirogue et se rend à notre

campe
nuit.
ciens c
tretien

Nous
bois de
les voya
bles. C
suyer, d
faire ma
vais cou
loin, dan

Sur les
au-delà d
français,
mas, Ban
sonnel de
sion de la

Nous vo
ville (pos
plus de ce
infranchis
dont le cou
blanche d'
son cours i